

Les nouvelles confessions

La télévision a fait sienne la « culture psy », et la confession publique est son mot d'ordre

Pierre Barrette

Numéro 141, mars-avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2009). Les nouvelles confessions : la télévision a fait sienne la « culture psy », et la confession publique est son mot d'ordre. *24 images*, (141), 30-31.

Les nouvelles confessions

La télévision a fait sienne la « culture psy », et la confession publique est son mot d'ordre

par Pierre Barrette

Qu'y a-t-il de commun en effet entre une séquence montrant Mihaela de *Loft Story* (ou Claudia d'*Occupation double* ou Marie-Mai de *Star Académie*...) avouant son désarroi en toute intimité à une caméra qu'elle regarde en plein visuel, un épisode de *Tout le monde en parle* montrant Jean Charest en train de se confesser des tendres sentiments qu'il a pour son épouse et une scène des *Retrouvailles* de Claire Lamarche dans laquelle une ex-fille-mère implore le pardon de son fils jadis donné en adoption ? Dans ces trois situations, on assiste à une confession publique, c'est-à-dire à un glissement de la parole intime vers un espace ouvert et supposé transparent, révélatrice pour la personne qui l'énonce d'une « vérité » qui viendrait prouver en quelque sorte la correspondance de « soi avec soi », autrement dit son authenticité ; dans les trois cas également, on le conçoit aisément, la finalité de cette démonstration est toujours de *séduire* : le public votant de la télé-réalité, les électeurs dans le cas de Jean Charest, la famille et le fils perdu dans celui de la mère explorée – et par extension, bien entendu, l'auditoire de l'émission qu'on suppose ému par la démonstration. La confession se trouve ainsi partout au petit écran : peu de genres sont épargnés par ce nouveau visage de la transparence, sorte de *glasnost* généralisée qui évoque mieux que tout autre phénomène l'obsession de notre époque pour le spectacle de l'authenticité et de l'intimité, cette nouvelle religion des ondes.

La culture psy

On l'a souvent fait remarquer, à l'ère où l'éthique personnelle et la « gestion de soi » remplacent massivement la morale normative ou religieuse d'hier, imposée « d'en haut », les thérapeutes de toutes allégeances apparaissent de plus en plus comme les nouveaux curés, prêchant sur des tribunes largement offertes le nouvel impératif de la société des identités qui caractérise si bien notre

Dans une capsule récente des *Têtes à claques* (novembre 2008), une vieille dame – Mme Bigras – se retrouve à confesse pour avouer ses menus péchés au prêtre, excédé par ce qu'il semble considérer comme un excès de zèle et de bigoterie. On comprend pourtant avant la fin de l'épisode que Mme Bigras use en réalité du confessionnal comme d'une occasion d'exercer auprès du jeune curé une maladroite tentative de séduction. Ce bref scénario de *Web télé* humoristique résume assez bien, je crois, ce qu'il en est de la confession aujourd'hui : une pratique largement dégagée de ses ancrages religieux – sinon comme une bientôt lointaine mémoire partagée, sujette à raillerie – mais néanmoins bien présente dans ses différentes formes télévisuelles, dont la fonction primordiale relève désormais du domaine de la séduction.

époque : *soyez vous-mêmes*. Non seulement les psychologues sont-ils partout – invités au téléjournal, sur les plateaux d'émissions d'affaires publiques, convoqués pour commenter « à vif » le comportement des lofteurs ou encore appelés à animer, tels Guy Corneau et d'autres, leurs propres émissions – mais plus significativement encore, c'est toute la *culture psy* qui envahit progressivement les ondes, ce qui semble vouloir se traduire par la volonté de tout un chacun d'aller déballer au grand jour sa vie intérieure...

Le psychanalyste Serge Tisseron nomme « extimité » ce désir de mettre en avant son intimité, caractéristique psychique qu'il dit rencontrer de plus en plus souvent aujourd'hui, en particulier chez les plus jeunes et qui expliquerait en partie selon lui l'extraordinaire popularité des émissions de télé-réalité auprès du public adolescent, et même préadolescent. La tendance se trouvait déjà bien présente dans ce que les Français appellent les *reality shows*, genre que les chaînes états-uniennes ont poussé aux limites de l'indécence (avec des émissions comme le *Jerry Springer Show* ou le *Ricki Lake Show*) mais qui a trouvé ici ses lettres de noblesse, grâce notamment aux émissions de Janette Bertrand, en particulier *Parler pour parler*. Pour une des premières fois en effet, des spectateurs ordinaires acceptaient de leur plein gré d'aller parler sur un plateau de télévision de leurs problèmes amoureux, d'évoquer leurs dif-

ficultés personnelles, d'avouer des pratiques sexuelles hors normes, etc. Le bien nommé *confessionnal*, qui est au centre de l'émission de télé-réalité emblématique *Loft Story*, constitue probablement l'incarnation la plus actuelle de la version télévisée de « l'extimité » : il s'agit d'un lieu placé à l'écart des pièces publiques du loft et dans lequel les candidats sont appelés à se retirer « seuls » pour exprimer leurs désirs, leurs regrets, leurs frustrations à l'abri des oreilles des autres lofteurs (mais en toute connaissance de cause des téléspectateurs, il va sans dire...).

Le procédé existe d'ailleurs sous une forme ou une autre dans un grand nombre d'émissions du même genre (*Occupation double* et *Star Académie*) et s'est même largement répandu à d'autres types d'émission, les sports – durant les Olympiques, par exemple – usent et abusent de ces capsules-portraits en forme de confession dans lesquelles on nous présente tel nageur, telle gymnaste en train de discourir longuement sur la mort de son père ou le courage de sa sœur frappée d'une longue maladie... C'est comme si le geste sportif n'avait plus de sens désormais que confondu au contexte de sa réalisation, comme si, pour être appréciée, la performance pure ne suffisait plus mais devait s'incarner aux yeux du public dans une sorte de récit de vie exemplaire exprimé sur le mode intimiste de la parole privée.



Source : Société Radio-Canada

Jean Charest confessant les sentiments qu'il a pour son épouse à *Tout le monde en parle*.

Le « gars des vues »

On comprend facilement que les programmeurs et concepteurs de la télévision, conscients qu'une partie de plus en plus grande de la population partage le langage, les préoccupations et les vues qui caractérisent cette culture psy, offrent au public des émissions dans lesquelles une place importante est faite à ce type de discours, qu'il soit professionnel ou – comme c'est plus souvent le cas – profane. Mais la figure du psychologue ne hante pas que les plateaux de télé-réalité, les émissions de services et les *talk-shows* spécialisés; la fiction y succombe elle aussi largement. L'exemple fourni par la série *Les Soprano* est en ce sens révélateur d'une volonté de transparence notable qui traverse depuis quelque temps les dramatiques télé : le coup de génie de la série aura été en effet d'imaginer le moins probable des scénarios – un mafioso sur le divan de l'analyste – et de performer au moyen de cette prémisses la radioscopie fascinante de l'âme d'un criminel endurci. *Lomerta* – la loi du silence – qui pèse sur le monde de la pègre est ici conjurée au profit d'une parole libérée, ce qui permet en outre d'opérer un change-

ment de perspective radical et de relancer sur une piste fraîche les motifs d'un genre qu'on pouvait croire obsolète. Un procédé un peu similaire a été utilisé par les scénaristes de *Minuit le soir*, qui ont eux aussi eu l'idée d'introduire un personnage de psychologue dans la trame de la série. Ce dernier est en fait un transfuge de l'Europe de l'Est, diplômé de l'université de Budapest, qui travaille comme concierge mais rencontre des clients « à rabais » dans les salles de toilettes dont il fait le ménage. Les scènes de thérapie, qui se déroulent alors que chacun – psy et patient – se tient respectivement de chaque côté de la cloison, assis sur les toilettes, rappellent autant sinon davantage le contexte d'une confession de nature religieuse que celui d'une consultation psychologique. Récemment, une émission mise en ondes par HBO – *Tell Me You Love Me* – pousse en quelque sorte à la limite ce procès de psychologisation des ondes en présentant la vie de trois ménages amoureux à travers le filtre que constituent leurs séances de thérapie de couple.

De tels exemples foisonnent. Il est remarquable en ce sens de constater combien la

fiction fait ainsi écho au dispositif du confessionnal décrit un peu plus haut et qui caractérise si bien le recours aux stratégies mises en place par la télé-réalité. Dans les deux cas, des scènes d'action ou de dialogues sont suivies par un retour discursif sur l'événement, à l'occasion de séances d'analyse ou d'autoanalyse qui marquent ni plus ni moins l'intégration dans la trame du récit d'une conscience réflexive aiguë. Il ne s'agit plus seulement de présenter les acteurs – fictifs ou réels, peu importe – en train d'agir et d'interagir : c'est comme s'il était devenu nécessaire de fournir simultanément une manière d'entendement psychologique, une clé de lecture qui rendent transparentes leurs motivations ainsi que les finalités de leurs actes.

L'expression consacrée voulait que, devant une scène un peu trop bien ficelée ou un concours de circonstances improbable, le spectateur invoque l'intervention du « gars des vues », figure invisible qu'on suppose responsable de la logique du récit; il semblerait bien que ce dernier se soit récemment muté en psychologue et tire désormais, de son fauteuil de confesseur, les ficelles des histoires qu'on nous raconte. 